

Un train pour chez nous



BEGAG Azouz - LOUIS Catherine - Thierry Magnier

- 32 pages - 13,49 euros - Difficulté de lecture : niveau 2

Note de présentation du ministère :

Début août. La famille du narrateur enfant, comme celles de milliers d'Algériens, prend le bateau à Marseille, puis le train à Alger, direction Sétif. Le récit du voyage est précis, coloré, vivant. La nuit étoilée sur les transats du paquebot, la grande ville d'Alger encombrée par les porteurs importuns. Le long voyage dans le train qui s'essouffle dans les montées, et les petits vendeurs d'eau et de figues qui le suivent en courant. Les voyageurs qui partagent pastèque, sardines et lait caillé. Et puis, l'arrivée à Sétif où le père retrouve ses connaissances de toujours. La fierté de l'enfant et l'émotion du père qui, ici, est quelqu'un. Les images sont des dessins en noir et blanc, colorisés et solarisés, qui imitent de vieilles photos. Les gris colorés, jaunes et bleus, sont plus lumineux au fur et à mesure du voyage. À la manière d'un album photo, le livre permet des rêveries de longs voyages. Il est surtout l'occasion d'un témoignage et d'une réflexion sur le peuple algérien de France, dont le "chez-nous" estival est devenu impossible.

Résumé :

Cette nouvelle raconte les vacances de l'auteur en Algérie, pays qu'il ne connaît pas encore, lui, un jeune beur des cités de Lyon. Il vit une véritable épopée où le dépaysement le dispute à l'émerveillement. Pour ses parents, il s'agit d'une renaissance sociale.

Notre avis

Un voyage en enfance. Une vie en France, dans une cité lyonnaise aux " immeubles pesants, froids, dressés comme des carrés de sucre posés l'un sur l'autre " et des vacances en Algérie, pays aux " odeurs de pain chaud, de cumin, de safran, de viande grillée, le parfum particulier de la terre d'Afrique que les rayons du soleil trop violents ont cuit ". Azouz Begag, chercheur en sociologie et romancier est le fils d'immigrés algériens. Il est né dans la banlieue lyonnaise en 1957 et égrène dans son livre *Un Train pour chez nous*, les souvenirs si vivaces du voyage familial qui, chaque année, le menait en Algérie.

Ce livre, destiné aux jeunes lecteurs, se laisse lire par les plus grands avec délectation. D'abord parce que l'écriture y est belle, soignée et poétique. Azouz Begag joue avec les références que l'on a lorsqu'on est enfant : " Je frétille comme un astronaute américain qui touche la Lune du bout de sa babouche pour la première fois du monde ", écrit-il lors de l'arrivée à Alger ou " Nous sommes tassés dans un coin de la gare comme des cow-boys assiégés par des Sioux ", lorsque la famille attend pour se rendre à Sétif.

Emotion intense

Aussi parce que le petit garçon qu'il fut est porteur d'une émotion intense qui submerge le lecteur. Et surtout parce que les illustrations de Catherine Louis, qui signe ici sa septième collaboration avec l'écrivain algérien, sont sublimes. Les fonds graphiques, somptueux, nous font voyager dans un Orient chaleureux et original. Les vieilles photos d'Alger sont retravaillées, rongées par le temps, la lumière et les envies de l'illustratrice et les couleurs appliquées au buvard. Ici, des calligraphies, des prospectus, des publicités d'un autre temps, là des anciens billets et pièces de monnaie. Un montage à la fois vaporeux et très coloré.

Regards de lecteurs :

Petit à petit, cette histoire banale d'une famille d'immigrés se transforme en conte et plonge le jeune garçon au cœur de ses racines au fur et à mesure de la métamorphose de son père.

Azouz Begag a l'habitude de nous plonger dans des histoires qui relatent son enfance, ses souvenirs avec réalisme et humour. Ici cette courte nouvelle est une petite "bombe" d'émotions à retardement. La lecture en est rapide mais l'exploitation du texte peut être très riche.

Pour aller plus loin :

On peut travailler sur le récit autobiographique mais également sur le conte : quand et comment passe-t-on de l'un à l'autre ?

Il est possible également d'envisager une étude sur les points de vue des personnages principaux, particulièrement des personnages croisés en Algérie.

Quel est le regard porté par les Algériens restés au pays sur ceux partis en France ?

Après une lecture collective, il serait intéressant de débattre :

- problèmes de déracinement
- perte des repères identitaires et culturels
- travail de mémoire et de témoignage (des parents, des amis ...)

Analyse du récit illustré et intérêt pédagogique

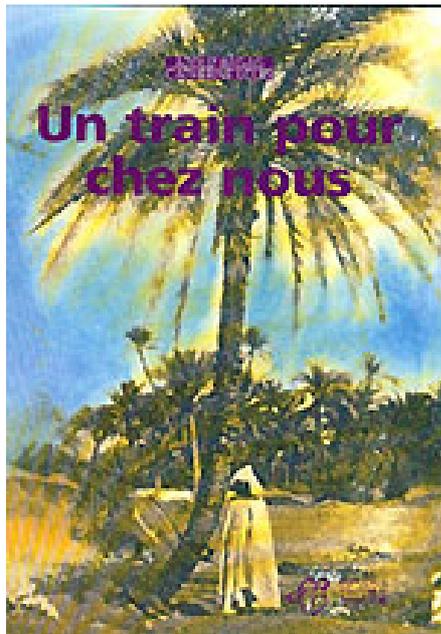
Personnages	Caractéristiques du père à travers le récit (voir dans d'autres romans d'A.Begag « Le gone de Chaâba », « La force du berger ») : importance de l'influence paternelle et des relations familiales dans l'éducation.
Temps / espace	Les premières pages sont au passé. C'est l'auteur adulte qui parle. Puis c'est l'enfant qui prend la parole et qui raconte le voyage.
Structure et forme du récit	Structure linéaire chronologique. « flash back » au début Récit de voyage
Enonciation	Récit en « je » Autobiographie ? Récit entrecoupé de dialogues.

L'implicite	Les conditions de vie en Algérie La culture maghrébine
Jeux sur la langue	Passages poétiques Nombreuses énumérations
Le message	Retrouver ses racines L'importance des relations familiales La transmission de connaissances
Références artistiques	Les paysages et l'architecture du Maghreb La calligraphie arabe

Dispositif pédagogique possible au CM (avec un seul ouvrage):

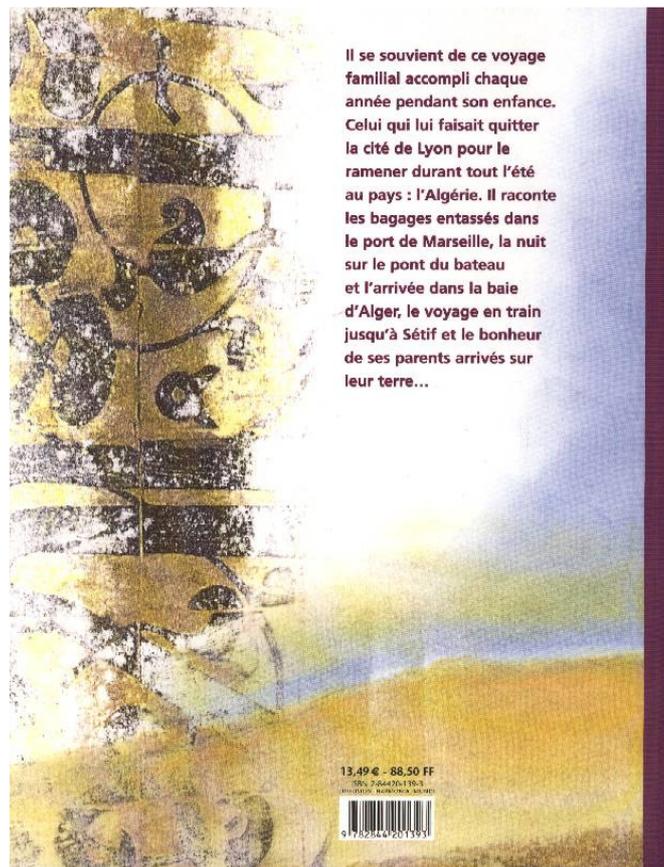
- 1- Découverte de la 1^{ère} de couverture : titre à mettre en relation avec l'illustration. Lire la biographie de l'auteur sur le rabat de couverture. ([Un support individuel sera donné aux élèves](#)) Avant de commencer à lire, procéder à un feuilletage pour montrer les illustrations :
- 2- Les techniques employées et la gamme colorée font penser à de vieilles photos jaunies. Recueillir les impressions des élèves. Lire la 4^{ème} de couverture. Mettre en relation les choix plastiques, le titre, la 4^{ème} de couverture pour créer un horizon d'attente : « qu'allons-nous trouver dans ce livre ? »: le passé, une histoire familiale, des souvenirs, de la nostalgie...
- 3- Lecture à haute voix du maître des deux premières doubles pages jusqu'à « . tous les autres ». Pause narrative pour vérifier la compréhension de la situation. C'est un récit à la première personne ; peut-on faire l'hypothèse que l'auteur est le narrateur.
- 4- L'ouvrage est lu entièrement par l'enseignant, sans pause.
- 5- Relecture de passages pour un travail de groupe (chaque groupe reçoit un extrait différent) Les extraits sont choisis pour permettre un travail d'interprétation : ce que l'on apprend des personnages.
- 6- Mise en commun pour faire ressortir l'évolution des attitudes, des sentiments des membres de la famille et du narrateur.
- 7- Les mises en réseau :

<p>Les voyages bien sûr et en particulier le thème du retour chez soi</p>	
<p>L'auteur</p>	<p>Le temps des villages <i>Joie de lire</i> La force du berger <i>Joie de lire</i> Les voleurs d'écriture <i>Seuil Petit point</i> Ma maman est devenue une étoile <i>Joie de lire</i> Biographie et bibliographie sur le site : http://www.ricochet-jeunes.org</p> <p>Une mini-thèse sur l'auteur est disponible sur le site : http://www.univ-lille3.fr</p>
<p>L'illustrateur</p>	<p>Biographie et bibliographie sur le site : http://www.ricochet-jeunes.org</p>



Un train pour chez nous

Azouz Begag, fils d'immigrés algériens, est né en France dans la banlieue lyonnaise en 1957. Il possède un doctorat en économie et mène de front deux carrières : chercheur en sociologie et romancier. Son premier roman, *Le gone de Chaâba*, a été adapté au cinéma. Depuis il a publié une quinzaine d'ouvrages dont le dernier, *Ahmed de Bourgogne*, a été publié aux éditions du Seuil en 2001.



Extrait n°1

Et parfois j'en découvre un dans la Grande Ourse que je reconnais à sa forme de casserole, alors je fais vite un vœu, je me dis que je voudrais... je voudrais... et ça finit toujours pareil, je voudrais en vérité tellement de choses que je ne parviens pas à choisir. Trop gourmand. Ça ne fait rien, aujourd'hui nous rentrons chez nous, mes parents sont heureux, alors je suis heureux aussi. J'aime voir mon père et ma mère aimer la vie côte à côte, sur le même bateau.

Extrait n°2

Dès les premières lueurs de l'aube, les voyageurs sont au rendez-vous. L'arrivée les démange. Mon père n'a pas fermé les yeux de la nuit, ça se voit à leur couleur rouge.

Le pauvre ne peut s'empêcher de se prendre pour le commandant de la famille, comme si nous risquions un naufrage à toute heure, tous embarqués sur un canot de sauvetage.

La brise s'est levée. Accoudé au bastingage, je la laisse caresser mon visage. C'est frais. Je respire à fond pour devenir de plus en plus léger et si un miracle se produit, je vais dans un instant déployer mes ailes et faire un petit tour dans l'univers de la nuit où les étoiles, hier, s'étaient transformées en vers luisants dans mes rêves. Mon père a acheté pour tout le monde des pains au chocolat au snack du bateau.

Extrait n°3

Tous les bagages sont là. Mon père a fait le compte minutieusement. Tous les enfants sont là. Il en a fait le compte vaguement. Nous pouvons donc débarquer. Je pose le premier pas par terre, sur ma terre. Je frétille comme un astronaute américain qui touche la Lune du bout de sa babouche pour la première fois au monde. Fou de joie, je demande à ma mère si c'est bien notre pays et elle me dit oui avec un sourire qui fait du bien à partager. Je suis léger. Maintenant je vole vraiment au milieu des mouettes algériennes qui nous souhaitent la bienvenue dans leur langue.

Extrait n° 4

Nous voilà à la gare. Exténués. J'ai une soif de chameau, mais mon père n'entend même pas quand je lui demande à boire, tellement il est sens dessus dessous. Il dit qu'il faut rester groupés, sinon nous allons nous perdre dans cette foule qui court dans tous les sens, valises à la main, à la recherche d'un train à prendre, d'un horaire, d'un bagage disparu, d'un contrôleur, d'une information, d'un sandwich. Mon père est obsédé par nos valises. Il craint que quelqu'un ne profite de la pagaille pour nous délester de l'une d'elles. Puis tout finit par se calmer. Tassés dans un coin de la gare comme des cow-boys assiégés par des Sioux, nous attendons le train qui nous conduira dans la ville de Sétif où sont nés mes parents. L'attente est longue.

Ici, il n'y a pas vraiment d'horaires. Le train arrivera quand il arrivera, c'est ce que le contrôleur a répondu à mon père quand il lui a posé la question. Faut bien s'intégrer ! Et puis, c'est les vacances, on est chez nous, il n'y a plus de montre, plus d'aiguilles. Ça tourne dans le vide. De toute façon, on doit prendre son mal en patience, car il faut presque quatorze heures pour parcourir les trois cents kilomètres qui séparent les deux villes. Mais qu'importe, le train peut mettre trois jours s'il le veut. Autour de nous, les gens se parlent, se sourient. On dirait qu'ils sont tous de la même famille. J'aime bien ce sentiment de fraternité. Belle Algérie. C'est mon vrai pays.

Extrait n°5

Nous arrivons sur la terre de mes ancêtres, le berceau de mes parents, l'endroit où mon arbre a ses racines, où mon sang prend sa source. Ça me fait bizarre de savoir que mon père et ma mère ont été enfants comme moi, j'ai du mal à m'imaginer, à les imaginer. À douze kilomètres de la ville de Sétif, dans le petit village d'El Ouricia, nous irons voir dans quelques jours la ferme du colon français où ils ont travaillé, souffert, se sont rencontrés. Dans les rues, les cafés, sur les bancs des places publiques, mon papa va retrouver des vieux qu'il connaît depuis toujours et je suis encore plus fier d'être son enfant. En France, parfois on se moque de lui comme s'il n'était personne, mais ici au village, il est quelqu'un avec une histoire, une terre, des amis. Il n'aura plus peur de sortir la nuit.

Extrait n°6

Sétif. Une heure du matin. Nous sommes épuisés. Heureux. Aussitôt, un porteur accourt vers nos bagages. Pour lui éviter une déception, je dis
« Non, non, ça va », mais à mon grand étonnement, mon père change soudain d'avis:
« Laisse-le faire, maintenant je sais où je suis. Je connais cet homme et il me connaît. » Le porteur sourit dans la pénombre, l'air de me dire « Tu as vu, petit, je connais ton père mieux que toi. Il nous demande comment ça va, avant de nous souhaiter *marhaba* au pays. Je regarde mon père dans les yeux. Il fait nuit. Mais je vois quand même briller des larmes à son bord, elles ramènent à la surface des morceaux de vie d'ici et là-bas, et tout à coup dans mes yeux aussi, des larmes veulent se former et aller prendre l'air au bastingage, alors comme je n'ai plus de bagage à porter, je saisis la main de mon père, je la serre et nous marchons en direction du village, ensemble, silencieux.